

Une perversion au féminin? À la folie!

jacqueline schaeffer

Depuis longtemps on s'interroge sur l'existence et la spécificité de perversions sexuelles chez la femme. Les hypothèses avancées ici désignent deux modalités particulièrement féminines de perversions : d'une part, celles qui portent sur des objets partiels substitutifs de la sexualité féminine, telles que la perversion maternelle et la perversion alimentaire ; d'autre part, celles qui exacerbent et dévient la spécificité de la sexualité féminine, telles que la perversion à tendance érotomaniaque et le masochisme pervers. La folie perverse chez la femme apparaît comme un rempart, fragile, contre les menaces d'effondrement narcissique dépressif et psychotique.

L'argument de ce dossier fait de la perversion au féminin un sujet tabou. J'y souscris, et je choisirai de limiter mon champ de réflexion à la perversion sexuelle chez la femme, sans trop développer le domaine la perversion morale, tout en sachant que les deux formes sont bien souvent étroitement intriquées.

Je vais donc, avec vous et après bien d'autres, me poser deux questions :

– Dans quelle mesure peut-on parler de perversion sexuelle chez la femme?

Et, si cela est le cas,

– Que peut-on entendre par perversion sexuelle spécifiquement féminine?

Dans quelle mesure peut-on parler de perversion sexuelle chez la femme?

La théorie freudienne de la perversion porte sur la réponse d'un sujet de l'un ou l'autre sexe face à l'angoisse de castration et au problème de la différence des sexes.

La perversion sexuelle chez l'homme a été définie et particulièrement étudiée, par Freud lui-même et par de nombreux auteurs. Elle renvoie toujours à un déni de la castration, donc de la différence des sexes, et plus particulièrement à cette forme de « refus du féminin » qu'est le déni de la castration de la mère, et qui est avant tout le déni du sexe de la femme, de son vagin. La fonction du fétichisme vise à nier le sexe de la femme, selon la théorie sexuelle du petit garçon phallique, pour lequel il n'existe qu'un seul sexe : le pénis.

Le pervers de sexe masculin est souvent décrit comme celui qui prétend maîtriser le phallus, maîtriser l'angoisse de castration que suscite la vue de la différence des sexes, et maîtriser la scène primitive.

Mais que prétend maîtriser la femme? Elle qui n'a pas, selon Freud, d'angoisse de castration, puisqu'elle n'a rien à perdre du côté du sexe, mais un complexe de castration sous forme d'envie du pénis. Cette envie peut la porter à maîtriser le pénis de l'homme, à le châtrer. Mais que s'agit-il de maîtriser?

Je soutiendrai la thèse que, davantage que l'organe pénien, il s'agit de maîtriser la capacité de pénétration de l'homme et sa domination dans l'acte sexuel. La femme prétend donc maîtriser la pénétration, et le fait d'être pénétrée. Pour ce faire, elle s'emploie à maîtriser l'intérieur de son corps et tout ce qui peut y pénétrer, dont, bien sûr, le pénis de l'homme.

Que peut-on entendre par perversion sexuelle spécifiquement féminine?

Lacan a écrit : « si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour » (Lacan, 1966).

Si cette phrase retient mon attention, c'est d'une part parce qu'elle désigne une différence des sexes quant à la perversion, d'autre part parce qu'elle souligne une capacité féminine d'introjecter de grandes quantités d'excitation, mais aussi parce qu'elle soutient que la perversion féminine a davantage affaire à des formes perverses de l'amour, de la passion amoureuse, qu'à des angoisses portant sur le pénis. Ce qui va dans le sens de ce que dit Freud de l'angoisse de la fille, portant davantage sur la perte d'objet et d'amour que sur la perte d'un organe sexuel.

Les femmes ne sont ni fétichistes, ni voyeuristes, sauf si elles doivent satisfaire ainsi leur partenaire. Si elles sont exhibitionnistes, c'est le plus souvent pour rassurer l'angoisse de castration masculine, avec les équivalents phalliques que peuvent être les objets de leur mascarade, de leur féminité. Quant à l'homosexualité féminine, elle est le plus souvent dépourvue de la composante fétichique qui caractérise l'homosexualité masculine.

Un homme lutte contre son angoisse de castration au moyen d'un objet partiel qui a valeur phallique, qui tient lieu de phallus, de quelque chose qui est en plus, qui est extérieur, qui entend représenter la castration et l'absence de castration. Ce peut être une bottine, une natte à couper, une voiture ou une femme à exhiber.

Une femme lutterait-elle contre son angoisse de féminin, de pénétration, d'ouverture au moyen d'un objet partiel qui renvoie à l'intérieur, au creux, au dedans?

Je soutiendrai que la perversion féminine porte sur ce par quoi la femme est pénétrée, sur ce qu'elle peut ou non contrôler de cette pénétration : le pénis, l'enfant, l'alimentaire. L'intérêt de l'alimentaire, c'est qu'il se donne à volonté et qu'il est facilement contrôlable.

Parmi les formes de perversion qu'on pourrait qualifier de spécifiquement féminines, j'en désignerai deux sortes :

A. Celles qui portent sur des objets partiels substitutifs de la sexualité féminine, telles que la perversion maternelle et la perversion alimentaire.

B. Celles qui exacerbent et dévient la spécificité de la sexualité féminine, telles que la perversion à tendance érotomaniaque et le masochisme pervers.

J'insisterai tout particulièrement sur la perversion alimentaire et la perversion masochiste.

A. Les objets partiels substitutifs de la sexualité féminine

A1. La perversion maternelle

C'est certainement sur le terrain du maternage que la perversion de la femme s'exerce de la manière la plus ravageante.

W. Granoff et F. Perrier (1979) ont évoqué l'« érotomanie maternelle », la perversion des femmes sur cet objet réel qu'est leur enfant. J'estime que, même si l'on considère avec Freud cet enfant comme un substitut fantasmatique du pénis, il renvoie à une autre dimension plus spécifiquement féminine, à savoir ce qui est intérieur. Intérieur au corps, comme le sont les organes sexuels féminins, comme l'a été l'enfant pendant le temps de la grossesse, mais aussi intérieur au sens des mouvements de pénétration, de dévoration. Ce qui met en jeu les processus psychiques d'incorporation, d'introjection, d'intériorisation.

Dans la relation sexuelle, le pervers, selon Piera Aulagnier (1967), est celui qui prétend avoir le savoir sur la jouissance de l'autre. Mais qui, mieux que la mère sur son petit enfant, a pu posséder ce savoir, et ce pouvoir? Cette première séductrice, nous dit Freud, celle qui par ses soins a éveillé les zones érogènes de l'enfant, et lui a prodigué ses premiers émois sensuels et érotiques, sait comment les reproduire. La perversion maternelle consistera à conserver l'exclusivité de ce savoir et à rester l'exclusive pourvoyeuse de jouissance. Et d'avoir tous les droits sur l'enfant.

L'enfant doit alors rester une partie de la mère, du fait qu'il a été occupant de son intérieur, qu'il a fait partie de sa sexualité autoérotique, des émois de son intérieur féminin, avant d'être l'objet de ses soins maternels. Elle lui refuse le statut d'un être autonome, et ne l'autorise à être que ce qu'il a été : une partie d'elle-même. Elle fait une utilisation autoérotique prolongée de ce qu'a été le bébé, un « jouet érotique », selon Freud. L'enfant sera donc privé de son propre autoérotisme, condamné à servir celui de sa mère. La fonction du tiers paternel est exclue.

A2. La perversion alimentaire

J'y insisterai tout particulièrement, car c'est elle qui illustre le mieux ce qui, dans la relation à l'objet fétichique, à l'objet partiel, est spécifique de la différence des sexes.

Le fait que la pathologie des comportements alimentaires — à double versant anorexique et boulimique — se manifeste de manière prévalente lors de l'adolescence féminine (plus de 95 % de ces malades sont de sexe féminin), invite à s'interroger sur les phénomènes liés à la sexualité féminine et à son destin d'ouverture aux grandes quantités d'excitation libidinales.

Chez les filles, chez les femmes, le pulsionnel reste très proche du corporel, de la source. C'est le ventre, l'intérieur du corps qui peut être objet d'angoisse, ou menacé de destruction, comme le théorise Mélanie Klein. Il l'est davantage par envahissement et intrusion que par ce qui peut être arraché, coupé.

Le sexe, étymologiquement, c'est ce qui sectionne, coupe, sépare. La possession d'un pénis visible permet au garçon de se couper, de se différencier de

la mère, quand il a pu renoncer à son déni qu'elle n'ait pas de pénis, et parce qu'il a un sexe qu'elle n'a pas. Il a valeur de limite, de différence menant vers la représentation du sexe et de la différence des sexes. Donc de support de symbolisation. Mais qu'en est-il d'un féminin érotique? Comment symboliser un intérieur qui est un tout? et comment la petite fille peut-elle séparer le sien de celui de sa mère?

Les pathologies du comportement alimentaire concernent les « angoisses de féminin » (Schaeffer, 1997), celles de l'ouverture et de la fermeture du corps, et témoignent de l'échec de leur élaboration introjective.

C'est pourquoi les représentations anales de ce qui sort, de ce qui peut être perdu, mais aussi renouvelé, pris dans la chaîne des transpositions, ainsi que les représentations phalliques de castration et d'envie du pénis, peuvent représenter alors de bonnes défenses symbolisantes pour les filles et les femmes, contre leur angoisse de féminin, contre l'angoisse de ce qui entre et qui envahit.

Et le changement d'objet sur un père porteur de pénis et séparateur de la mère pré-génitale permet à la fille d'investir le pénis du père et l'enfant qu'il lui donnera, etc.

Il reste que l'intérieur et tout ce qui y pénètre doit également se symboliser. C'est donc un autre mode de symbolisation que réalise le processus d'introjection pulsionnelle. C'est un "travail de féminin" à accomplir, et ce tout au long de la vie de la femme, parallèlement à l'élaboration symbolique de pertes d'objets partiels, s'effectuant, comme pour l'homme, sur ce qui est visible et sur le corps de l'autre. Si le surinvestissement narcissique des hommes porte sur le pénis, c'est leur corps tout entier que les filles et les femmes peuvent investir comme « tout phallique », accroché à la réassurance du regard de l'autre. C'est ainsi que je propose de différencier la féminité, de surface, du féminin, tout intérieur.

J'ai proposé (Schaeffer, 1997-2000), plusieurs hypothèses à ce que Freud a désigné, en 1937, comme un roc, à savoir le « refus du féminin » dans les deux sexes. Chez la femme, il est refus de la pénétration du psychisme par la poussée libidinale et de la pénétration du corps par l'amant, objet de la relation érotique. Les addictions alimentaires sont une des formes « féminines » des avatars du combat contre l'invasion pulsionnelle et contre l'objet qui en est le porteur et le médiateur. Elles sont la marque d'un défaut d'élaboration de l'incorporation en introjection pulsionnelle, et en identification. Elles sont utilisées massivement lorsque le « féminin » est trop menacé par les angoisses d'intrusion pré-génitale, lesquelles ne peuvent s'élaborer en angoisses de pénétration génitale, ou, régressivement, par crises plus espacées, lorsque le féminin est trop blessé ou souffrant.

Nous avons¹ théorisé trois solutions du moi, toujours combinées selon des proportions variables, face à la poussée constante libidinale, qui lui fait violence :

- au pôle dit « anal », le moi en accepte une partie et négocie : c'est la solution *névrotique*, celle du refoulement secondaire. La fonction de l'analité produit du lien, qui doit au fonctionnement sphinctérien la capacité d'ouvrir et de fermer le moi à la pulsion et à l'objet.

- au pôle dit « fécal », le moi se refuse coûte que coûte et se ferme à l'invasion pulsionnelle : c'est la solution *répressive*, celle du déni, de la haine de la pulsion. Si ce pôle est prédominant, il s'y produit un travail négatif à base de déni, de clivage, de forclusion, de dégradation de la pulsion en excitation, de fécalisation de l'objet. Les stratégies de défense sont davantage celles de survie, de maintien de la cohésion narcissique et identitaire.
- - au pôle dit « libidinal », le moi s'ouvre et se soumet coûte que coûte : c'est la solution *introjective*. Le moi, dans certaines expériences, peut se défaire, et admettre l'entrée en lui de grandes quantités de libido. Cela lui permet de s'abandonner à certaines expériences de possession, d'extase, de perte et d'effacement des limites, de passivité, de jouissance sexuelle. A condition qu'il puisse se ressaisir, le moi élargit alors considérablement son territoire de représentations affectées

Dans les addictions alimentaires on peut observer la confusion entre pulsion et objet, et la dégradation de la pulsion en excitation. Lors de l'adolescence, le destin de l'ouverture féminine à l'objet érotique, porteur de la poussée constante, ne peut se différencier de l'intrusion constante de l'objet primaire. Le désir n'est pas perçu comme une appartenance du moi élargissant le champ de ses possibilités, mais comme une intrusion de l'objet au sein du moi, le menaçant et générant un processus de confusion. Le changement d'objet n'ayant pu se constituer, la carence autoérotique, le défaut d'appropriation narcissique reportent sur le nouvel objet de la rencontre érotique les terreurs de la relation prégénitale.

On sait à quel point la relation de ces patientes à la mère réelle est une histoire passionnelle, d'emprise réciproque, d'amour et de haine destructrice, qui exclut le père. L'absence de limites au regard de la mère emprisonne la fille dans une relation incestueuse de dévoration réciproque, de séduction narcissique à deux.

Les grandes quantités libidinales se dépsychisent et se désymbolisent en quantité de nourriture et en quantité de kilos, devenues objets persécuteurs, et par des agirs de refus ou d'excès alimentaire. L'objet partiel nourriture sert à éviter à la fois l'angoisse de perte de l'objet primaire, en le ramenant à la fonction d'objet entièrement assimilable, et la lutte contre la dépendance envers cet objet primaire, en lui substituant la dépendance à un objet non humain.

L'activité de « fécalisation » (Schaeffer, Goldstein, 1999), qui signe la perversion, consiste à confondre la pulsion avec l'objet pour mieux détruire leur élaboration ou les neutraliser l'un et l'autre, l'un par l'autre. Pulsion et objet sont « fécalisés ». Comme le fétiche, l'objet nourriture est inanimé, inhumain, toujours à disposition, prêt à être consommé ou refusé à volonté, pouvant être détruit dans la consommation et cependant indestructible, renouvelable. Comme les fèces.

Dans ces pathologies, le « travail d'analité », celui de la symbolisation, qui organise les pertes partielles, se dégrade sur le mode de l'« équation symbolique », décrite par M. Klein.

Dolly, patiente anorexique, dès que sa balance « accuse » quelques centaines de grammes en trop, selon la rigidité de sa limite imposée, se sent « sale », dégoûtante, honteuse. Le féminin érotique, comme le maternel, sont assimilés,

toujours en « équation symbolique », à la nourriture qui rend grosse, difforme, sale, qui « engrosse ». Dolly ne supporte aucune rondeur du ventre et des hanches, par contre elle accepte ses seins, investis d'une valeur phallique.

Son activité principale consiste à mastiquer, sans jamais avaler, pendant de longues heures, de la pâte de chocolat qu'elle recrache dans des petits pots pour pouvoir la remâcher plus tard. Cette activité est tenue secrète, et l'aveu qu'elle m'en fait désigne la jouissance, autoérotique et « fécale ». Tout en elle exprime le triomphe d'une libido narcissique blessée mais aussi la haine du féminin, de la pénétration par la pulsion sexuelle et par l'objet, qui laisse apparaître son double, son ombre d'intrusion maternelle, archaïque, mortifère, d'effraction des limites du soi. « A nous deux, ce n'est pas toi qui m'auras! », s'écrie-t-elle, défiant son corps.

La « fécalisation » de l'objet sexuel se manifeste à la fois par le choix de la matière — la pâte de chocolat -, par l'activité de mastication et d'expulsion, par la confusion des zones - bouche-anus-, et par la conservation dans des petits « pots » permettant le retour de la « matière » et de l'activité. Elle réalise corporellement un fonctionnement en circuit fermé, un fantasme d'autosuffisance, de toute puissance narcissique.

Le refus d'introjection pulsionnelle est démétaphorisé non seulement en refus de nourriture, mais plus particulièrement en refus de sa pénétration. Dolly maintient le contact, par la mastication, mais en aucun cas ne doit avoir lieu la pénétration de l'aliment, l'absorption assimilatrice. Ce corps à corps avec l'objet, qui passe de contenu à contenant, la rassure sur le maintien de ses limites et de son pouvoir sur l'objet. Il crée un lien de contact, en surface, qui évite les dangers de l'intériorisation comme ceux de la perte, offrant par l'emprise un contrepois efficace à la destructivité.

Ces patientes ne peuvent investir l'attente, donc manifestent une carence de l'organisation du noyau de masochisme primaire, érogène, sur lequel j'insisterai plus loin. « Je fais des hold-up sur les boulangeries », me dit une patiente boulimique.

B. L'exacerbation et les déviations de la spécificité de la sexualité féminine

B1. La perversion à tendance érotomaniaque

Je parle de tendance érotomaniaque et non pas d'érotomanie.

L'érotomanie pure n'est pas une perversion. Depuis Clérambaut elle a été classée dans les psychoses passionnelles. Mais, en dépit des cas rencontrés chez des hommes, c'est une passion de la femme.

La phrase de Lacan évoquant « la forme érotomaniaque de l'amour » désigne une tendance féminine à la passion amoureuse, et à l'idéalisation de l'objet. Cette tendance est due à la constitution de l'Œdipe féminin, qui nécessite un changement d'objet, et un arrachement violent à la relation pré-génitale à la mère, et au fait du conflit chez la femme entre son sexe qui appelle l'effraction et son moi qui déteste,

hait la défaite. Les grandes quantités d'énergie libidinale président à la sexualité féminine.

La question se pose des rapports de la perversion avec l'amour, la passion, et le féminin. Dans les perversions à tendance érotomaniaque on peut envisager les conduites féminines don Juanesques, nymphomanes, celles des femmes dont on dit qu'elles sont « folles de leur corps ». Je n'y insisterai pas ici.

B2. La perversion masochiste

La perversion sexuelle la plus féminine, c'est du côté du masochisme qu'on la rencontre. Si la femme est souvent choisie pour servir de partenaire sadique à un homme masochiste, c'est sans doute parce qu'elle représente la mère anale et phallique toute puissante, mais aussi parce qu'elle en sait long sur ce qu'est le masochisme, et, comme on le sait, c'est le masochiste qui mène la danse. L'identification de l'homme à la femme est prévalente, et on peut y retrouver la valence autoérotique perverse des fantasmes que Freud décrit sous l'appellation de « masochisme féminin » chez les hommes.

Si le masochisme participe à la forme la plus féminine de la perversion sexuelle, c'est parce qu'il est partie intégrante de la sexualité de jouissance de la femme. Lorsque ce masochisme libidinal se dégrade, se « fécalise », on peut parler de masochisme pervers chez la femme.

Avant d'aborder le masochisme érotique féminin et le masochisme érogène pervers, j'évoquerai les trois masochismes que Freud a théorisés.

B2.1 la théorisation du masochisme chez Freud

B2.1.a) Le masochisme érogène primaire

Après le tournant théorique de 1920, dans « Le problème économique du masochisme » (1924), Freud non seulement accepte le paradoxe du masochisme mais il en fait la pierre angulaire de sa dernière dualité pulsionnelle. Il théorise un masochisme érogène primaire, qui constitue une défense vitale contre la destructivité interne, une première liaison de la pulsion de mort par la pulsion de vie. Toute intrication pulsionnelle en tant que telle est donc d'essence masochique (Rosenberg, 1991). Les augmentations de tension d'excitation, de l'ordre de la douleur et du déplaisir, peuvent alors être vécues en même temps comme plaisir, ou, plus encore, comme jouissance.

Il est à noter que non seulement cette dernière théorie destitue le règne du principe de plaisir, mais qu'elle modifie la nature de la pulsion sexuelle et la définition de la liaison. La liaison avait d'abord comme sens la maîtrise de l'énergie libre, celle de la libido, dont Freud disait « qu'elle n'en fait qu'à sa tête », qu'elle est « inéducable », d'où l'angoisse qu'elle suscite, et le moi avait pour tâche de la maîtriser, de la dompter. Après 1920, la libido, alliée à l'auto-conservation, au lieu d'en être antagoniste, n'est plus définie que comme une force de liaison, opposée à la force de déliaison de la pulsion de mort. Son énergie

libre est devenue énergie conservatrice. La libido qui devait être liée, par la mise en représentations affectées, est devenue elle-même liante d'une dite pulsion de mort. Elle a perdu tout son aspect effracteur.

Pour théoriser le féminin et le refus du féminin, nous avons éprouvé la nécessité de revenir à une libido de première définition, déliante, à poussée constante, à la fois effractrice et nourricière, et faisant violence au moi.

La poussée constante, inévitable, oblige au masochisme. Le masochisme primaire érogène rend possible au petit humain de supporter la détresse primaire², il permet de soutenir l'insatisfaction d'une pulsion par nature impossible à satisfaire, et sert de point de fixation et de butée à la désorganisation mortifère. C'est aussi le premier ancrage de la « coexcitation », qui génère la possibilité d'érotisation de toute excitation.

Je définis donc le masochisme érogène primaire comme une première liaison de l'effraction de la poussée constante de la libido.

B2.1.b) Le masochisme dit « féminin »

Freud décrit ensuite un masochisme dit « féminin », et bien qu'il précise qu'il est « l'expression de l'être de la femme », il ne l'envisage que sous un aspect pervers chez des hommes qui utilisent, pour obtenir un plaisir orgastique, certains fantasmes concernant le « féminin », érotique et maternel, et les souffrances qui peuvent lui être infligées.

Il décline divers fantasmes : un féminin souffrant : « subir le coït ou accoucher »; un féminin équivalent à « être castré »; un féminin assimilé à l'infantile maltraité : « être bâillonné, attaché, battu douloureusement, fouetté, forcé à une obéissance inconditionnelle ». Et enfin, un féminin « fécalisé » : « être souillé, abaissé ».

Il apparaît que ce qui est ainsi érotisé, chez ces hommes, dans un retournement masochiste, porte davantage sur des fantasmes de masochisme moral chez les femmes.

B2.1.c) Le masochisme moral

Freud décrit enfin un masochisme moral.

Selon lui, il est dû à la resexualisation du surmoi œdipien, lequel ne parvient jamais à être tout à fait impersonnalisé chez la femme, du fait de sa dépendance à l'objet. Il est donc très souvent à l'œuvre chez les femmes.

La mise en avant d'un sentiment de culpabilité n'est que le masque d'une réalité de jouissance masochique de la punition. Dans la relation sexuelle, il témoigne d'une impossibilité d'élaborer le masochisme érotique féminin, que je vais aborder ci-dessous, et tous deux sont antagonistes. La femme n'a pas le choix. Si son masochisme érotique n'est pas exalté, c'est son masochisme moral qui sera exploité, par elle-même et par son entourage : elle se fera humilier, mépriser, accuser, châtier. Ce qui se rencontre fréquemment dans la relation de couple, dans l'« ordinaire » de la relation sexuelle.

B.3) le masochisme érotique féminin

Il n'est pas décrit par Freud. Mais ce n'est pas un hasard si on retrouve un lien chez Freud entre l' "énigme du féminin" et une autre énigme : " les mystérieuses tendances masochistes ".

J'ai sollicité, à propos de la transmission de mère à fille, le conte de La Belle au Bois dormant (Schaeffer, 1994). Si la mère, messagère de la castration, selon Freud, dit au petit garçon qui fonce, tout pénis en avant : « Fais bien attention, sinon il va t'arriver des ennuis! », à la fille elle dira : « Attends, tu verras, un jour ton Prince viendra! ». La mère « suffisamment bonne » est donc messagère de l'attente, et du masochisme érotique gardien de la jouissance.

Ce qui consiste à mettre l'érogénéité du vagin de la fillette à l'abri du refoulement primaire du vagin. Son corps développera ainsi des capacités érotiques diffuses.

Cependant, l'attente est excitation douloureuse, et son investissement mobilise l'entrée en scène du noyau d'organisation qu'est le masochisme primaire, érogène.

Le lien entre l'excitation érotique, la violence faite au moi, et la douleur de la perte discontinuée de l'objet primaire maternel inscrit définitivement le désir sexuel dans cet investissement du rapport jouissance-douleur, de l'écart de la satisfaction hallucinatoire du désir par rapport à l'attente de la satisfaction réelle, et ceci sous le sceau du masochisme primaire.

Le garçon, destiné à une sexualité de conquête, c'est-à-dire à la pénétration, s'organisera le plus souvent, bien appuyé sur son analité et son angoisse de castration, dans l'activité et la maîtrise de l'attente. La fille, elle, est vouée à l'attente : elle attend d'abord un pénis, puis ses seins, ses « règles », la première fois, puis tous les mois, elle attend la pénétration, puis un enfant, puis l'accouchement, puis le sevrage, etc. Elle n'en finit pas d'attendre. Et comme ces attentes sont pour la plupart liées à des expériences non maîtrisables de pertes réelles de parties d'elle-même ou de ses objets – qu'elle ne peut symboliser, comme le garçon, en angoisse de perte d'un organe, jamais perdu dans la réalité – ainsi qu'à des bouleversements de son économie narcissique, il lui faut l'ancrage d'un solide masochisme primaire.

La coexcitation libidinale est pour la fille une nécessité permanente de réappropriation de son corps, dont les successives modifications sexuelles féminines sont davantage liées au féminin maternel, et donc au danger de confusion avec le corps maternel.

Mais cette réappropriation se situe du côté de l'autoérotisme. Il faudra un infléchissement, vers le père, du mouvement masochique, pour que tout ce qui advient au corps sexuel de la fille puisse être attendu et attribué au pénis de l'homme. Le changement d'objet fera de ce masochisme primaire, nécessaire à la différenciation du corps maternel, un masochisme érotique secondaire qui conduit la fille au désir d'être pénétrée par le pénis du père. La culpabilité de ce désir œdipien amène la petite fille à l'exprimer, sur un mode régressif, dans le fantasme d'être battue, fouettée, violée par le père, fantasme masochiste masturbatoire

typiquement féminin, celui de « Un enfant est battu » (Freud, 1919), longuement analysé par Freud.

B.3.1) Dans la relation sexuelle

Le changement d'objet de l'investissement de l'attente et du masochisme est la condition pour que la Belle soit vraiment réveillée par le Prince Charmant, dans le plaisir-douleur de la jouissance féminine. C'est alors que pourra se produire l'effraction-nourricière de la pénétration par l'amant de jouissance. S'il advient.

Celle-ci s'inscrit dans la retrouvaille de ce moment d'effraction, de « défaite » du narcissisme anal violenté par la pulsion érotique, ce moment fondateur du désir sexuel créé par l'identification hystérique primaire. C'est ce qui lie définitivement, par la coexcitation libidinale, la révélation du vagin et la jouissance féminine au fantasme masochique d'être l'objet d'une effraction, d'une possession, d'un abus de pouvoir par l'amant.

Je m'éloigne donc de la conception d'un féminin assimilé à « châtré » ou à « infantile », pour définir un masochisme érotique féminin, génital, qui contribue à la relation sexuelle de jouissance entre un masculin et un féminin adultes.

Il s'agit d'un masochisme érotique psychique, ni pervers ni agi. Il est renforcé par le masochisme érogène primaire, et contre-investit le masochisme moral. Dans la déliaison, il assure la liaison nécessaire à la cohésion du moi pour qu'il puisse se défaire et admettre de très fortes quantités d'excitation non liées, c'est-à-dire libidinales.

Par ce masochisme érotique le moi de la femme peut s'approprier l'arrachement de la jouissance et trouver enfin un sexe féminin, qui jusque-là, comme l'a écrit Lou Andréas Salomé, citée par Freud, était « loué à l'anus » (Andréas-Salomé, 1915, Schaeffer, 1995).

Ce masochisme, chez la femme, est soumis à l'objet sexuel. Il n'est nullement un appel à un sadisme agi, dans une relation sado-masochiste, ni un rituel préliminaire, mais une capacité d'ouverture et d'abandon à de fortes quantités libidinales et à la possession par l'objet sexuel. Il dit « fais de moi ce que tu veux! », ce qui nécessite la présence d'une profonde confiance en l'objet, et que celui-ci soit fiable, c'est à dire non pervers.

Ce masochisme érotique féminin est le gardien de la jouissance sexuelle.

B.3.2) La levée du refus du féminin

Le « féminin » de la femme réside dans le dépassement, toujours à reconquérir, d'un conflit constitutif, qu'elle le dénie ou non, de la sexualité féminine. « Che vuoi? (Schaeffer, 1998) ». La femme veut deux choses antagonistes. Son moi déteste, hait la défaite, mais son sexe la demande, et plus encore, l'exige. Il veut la chute, le « masculin » de l'homme, c'est-à-dire l'antagoniste du « phallique », théorie sexuelle infantile qui n'existe que de fuir la différence des sexes, et donc son « féminin ». Il veut des grandes quantités de libido et du masochisme érotique. C'est là le scandale du « féminin ».

Autant, dans les domaines social, politique et économique, le combat pour l'égalité entre les sexes est impérieux et à mener constamment, autant il est néfaste dans le domaine sexuel, s'il tend à se confondre avec l'abolition de la différence des sexes, laquelle doit être exaltée. Du fait de l'antagonisme entre le moi et la libido.

En effet, tout ce qui est insupportable pour le moi est précisément ce qui contribue à la jouissance sexuelle : à savoir l'effraction, l'abus de pouvoir, la perte du contrôle, l'effacement des limites, la possession, la soumission, bref, la « défaite », dans toute la polysémie du terme.

L'énigme féminine se définit ainsi : plus elle est blessée plus elle a besoin d'être désirée; plus elle chute, plus elle rend son amant puissant; plus elle est soumise, plus elle est puissante sur son amant. Et plus elle est vaincue, plus elle a de plaisir et plus elle est aimée. La défaite féminine c'est la puissance de la femme.

B.3.3) Le travail du féminin

L'amant est à la sexualité de la femme ce que la pulsion a été pour le moi : l'exigence d'accepter l'étranger, à la fois inquiétant et familier. Elle est donc, malgré elle, contrainte à un « travail de féminin ». Aucune femme ne peut se laisser pénétrer si elle n'a réussi à transformer ses angoisses d'intrusion pré-génitales en angoisses de pénétration génitales. Le fantasme de viol, très érotisé, vient souvent marquer le passage d'un mode d'angoisse à l'autre.

B.3.4) Le double changement d'objet

La domination de l'homme, incontestable dans l'organisation de toutes les sociétés, renvoie, du point de vue psychanalytique, à la nécessaire fonction phallique paternelle, symbolique, laquelle instaure la loi, qui permet au père de séparer l'enfant de sa mère et de le faire entrer dans le monde social.

Je dirai que l'amant de jouissance vient aussi en position de tiers séparateur pour arracher la femme à sa relation archaïque à sa mère. Si la mère n'a pas donné de pénis à la fille, ce n'est pas elle non plus qui lui donne un vagin. C'est en créant, révélant son vagin que l'homme pourra arracher la femme à son auto-érotisme et à sa mère pré-génitale. Le changement d'objet est un changement de soumission : la soumission anale à la mère, à laquelle la fille a tenté d'échapper par l'envie du pénis, devient alors soumission libidinale à l'amant. La relation génitale, lorsque la jouissance sexuelle est arrachée à la femme par l'amant, permet d'accomplir le degré le plus évolué du changement d'objet, réalisant, grâce à un nouvel objet, les promesses du père œdipien. Il s'agit donc d'un double changement d'objet, celui de la mère pré-génitale au père œdipien, c'est à dire à la mère génitale, et celui du père œdipien à l'amant de jouissance. Depuis la nuit des temps, les hommes doivent venir arracher les filles à la nuit des femmes, aux « reines de la nuit ».

C) Le masochisme érogène pervers

Si la femme a la vocation d'être pénétrée, d'être vaincue, comment va-t-elle faire de ce destin une solution perverse?

J'évoquerai la fonction de mise en scène des représentations que représente le scénario fantasmatique. On peut dire que la rencontre amoureuse est celle de deux scénarios fantasmatiques, par l'autosuggestion de chacun, ou par la suggestion de l'un par l'autre, en relation avec les prototypes infantiles. L'amour, comme l'a noté Freud, rend toujours l'amoureux très réceptif à la suggestion. D'où le coup de foudre!

La mise en scène fantasmatique est un mode de liaison de la libido qui participe à l'émergence du désir et à son maintien dans la déliaison de la jouissance. La communication des scénarios fantasmatiques, avant l'amour, est du ressort de la séduction. Pendant l'acte amoureux, cette communication est plus difficile, car il s'agit de dévoiler, de faire partager ou d'imposer érotiquement des fantasmes pervers polymorphes, souvent incestueux, souvent masochistes qui contribuent à la jouissance. Après l'amour, il est plus rare que les amants continuent à parler d'amour. Et pourtant, parallèlement à la tendresse, la mise en scène de nouvelles représentations affectées peut maintenir le pôle libidinal de la poussée constante, et le désir. Mais il s'agit d'un art qui n'a plus cours dans notre civilisation de « fast-love ».

Jusque là il ne s'agit que de la composante perverse polymorphe, normale et souhaitable, de toute psychosexualité humaine

C'est quand le scénario devient contrainte à l'agir, impérieux, compulsif, répétitif, pour le sujet qui le vit, et qui l'impose au partenaire, qu'on entre dans la version perverse du masochisme érogène. Le sujet subit l'emprise de but d'une pulsion délibidinalisée, fécalisée et la fait subir au partenaire, réduit au statut d'objet fétichisé. Tous deux sont alors enchaînés, et il ne s'agit pas d'un lien, mais d'un « contrat ». La relation, souvent très forte, est subordonnée à l'observation et à la durée du contrat. L'amour est rarement au rendez-vous. L'altérité subjective est déniée.

Une femme peut se laisser entraîner dans un scénario pervers par un homme pervers, lorsque celui-ci a su tout au début de leur relation, sous le masque d'un amant de jouissance et de la promesse d'amour, ouvrir son féminin et en faire vibrer la composante masochiste. Il se fait passer pour un initiateur, celui qui est le seul à connaître la vérité sur la jouissance de la femme, et ce n'est que l'escalade, la contrainte, le malaise croissant, et le sentiment de souillure, d'abjection qui la mettra sur la voie de la fécalisation dont elle est l'objet.

Ce cas est fort bien illustré par un roman autobiographique d'Elisabeth Mc Neil, *Neuf semaines et demi* (Mc Neil, 1978), où l'héroïne est portée à l'escalade de sa jouissance par un amant pervers, et se soumet à tous ses scénarios pervers. Quand il l'abandonne, et qu'elle prend conscience d'avoir servi de jouet érotique, elle tombe dans une profonde dépression. Le film (d'A. Lyne) qui en a été tiré, a une fin plus heureuse.

Ce rôle d'objet partiel reste valable dans le cas où le pervers masochiste est un homme qui, par le biais du scénario, délègue à la femme le pouvoir de désavouer la différence des sexes, et d'être l'agent de la castration qui, seule, mène à la jouissance.

La pianiste, roman d'une femme, Elfriede Jelinek (1983), mis en scène au cinéma par Haneke, est l'histoire d'une perversion sexuelle chez une femme, enfermée dans une relation d'emprise pré-génitale avec sa mère. La première partie nous décrit un comportement pervers de type masculin, fétichique, dans laquelle la jouissance est liée à la fécalisation de la libido et de ses objets : le *peep show* du sex-shop, le reniflage des kleenex : le sperme excrémental évoque la jouissance fécale de certains hommes pervers avec des objets de pissotières. Cette perversion de type masculin, auto-érotique, apparaît comme une solution, une tentative d'échapper à la perversion maternelle incestueuse à laquelle elle participe avec passion.

L'homme qui tombe amoureux d'elle, par le biais de la vibration musicale, va mener sa conquête masculine à dominer celle qui sait si bien dominer ses élèves, à trouver sa soumission et son féminin. Lorsqu'il tombera, sidéré, sur la perversion de cette femme, il fera tout pour la secouer, pour la rencontrer, jusqu'à entrer dans le scénario de ses fantasmes masochistes pervers, en la maltraitant, en la battant, en l'humiliant. Mais quand il tentera de la réveiller et de lui révéler son masochisme érotique féminin, il échouera, car la pénétration haïe la laisse de glace. Prisonnière de sa sexualité pré-génitale, fidèle à sa mère archaïque, elle ne peut s'abandonner à son masochisme érotique féminin, c'est-à-dire à la soumission à la pénétration d'un homme. Elle ne connaît que le masochisme pervers auto-érotique et fantasmatique, qu'elle a espéré pouvoir mettre en acte dans une relation avec un homme. Cet homme devra donc renoncer, admettre qu'elle est déjà trop loin et qu'il ne peut plus la rejoindre. Il la quittera désespéré, la laissant encore plus désespérée, en proie à son ravage et à son auto-destructivité. Le malentendu a été total. La rencontre amoureuse s'est avérée impossible, alors que tous deux la recherchaient, mais sur des planètes différentes, qui toutes deux ont pour nom masochisme, mais qui sont à des années lumière de distance.

Ces deux cas, que j'ai choisis dans une littérature, paraît-il, autobiographique, mettent l'accent sur le fait que la perversion masochiste chez la femme apparaît comme une solution en lien avec l'emprise perverse d'un objet primaire. A la fois elle tente d'y échapper, et en répète la fascination dans une emprise réciproque. L'amant pervers ne permet pas un réel changement d'objet, mais la reprise des traces de la relation passionnelle pré-génitale.

Pour tenter de conclure

Si la clé de la perversion masculine, c'est la vénération du phallus, on peut dire que la clé de la perversion féminine, c'est la vénération-haine de la mère archaïque.

Si on peut parler de perversion sexuelle chez la femme, c'est au sens où elle emprunte des voies liées à la sexualité féminine. Le manque et l'envie du pénis y participent, mais également les objets ou les processus qui touchent à ses angoisses d'ouverture, d'intrusion et de pénétration.

La charge pré-génitale de la relation à la mère archaïque, le fait que l'angoisse de castration, chez la femme, ne concerne pas celle de perdre un pénis qu'elle n'a

pas, mais celle de perdre l'amour et l'objet, la confusion des angoisses d'intrusion de l'objet primaire et de pénétration génitale, tout concourt à ce que la frontière soit fort mince entre perversion féminine et psychose. Et, comme cela a été dit et sera redit, la perversion apparaît bien comme une défense, un rempart, plus fragile peut-être chez la femme que chez l'homme, contre les menaces d'effondrement narcissique dépressif et psychotique.

Il s'agit donc bien d'une perversion « à la folie! ».

jacqueline schaeffer

13 rue des petits champs

75001 paris

jacqueline.schaeffer@wanadoo.fr

Notes

1. avec Claude Goldstein (1995)
2. Daniel Rosé (1997) préfère utiliser l'expression d' « endurance primaire ».

Références

- Andreas-Salomé L., 1915, « Anal » et « Sexuel », in *L'amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, NRF, 1980.
- Aulagnier P., 1967, La perversion comme structure, in *L'inconscient*, n° 2, avril-juin.
- Freud S., 1919, Un enfant est battu, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
- Freud S., 1924, Le problème économique du masochisme, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
- Goldstein C., 1995, Maîtrise de la pulsion ou maîtrise par la pulsion?, *Revue française de Psychanalyse*, 1995/3, Paris, PUF.
- Granoff W., Perrier F., 1979, *Le désir et le féminin*, Paris, Éd. Aubier Montaigne
- Jelinek E., 1983, *La pianiste*, Reinbeck, Rowolt Verlag, ed. fr. Nîmes, Éd. Jacqueline Chambon.
- Lacan J., 1966, Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine, in *Ecrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966
- Mc Neil E., 1978, *Neuf semaines et demi*, Paris, J'ai lu.
- Schaeffer J., 1994, La Belle au bois dormant: comment le féminin vient aux filles?, in *Le refus du féminin*, op. cit.
- Schaeffer J., 1995, Le locataire (à propos de la location du vagin à l'anus), in *Le refus du féminin*, op. cit.
- Schaeffer J., 1997, Mal-être dans la sexualité, in *Le mal-être (Angoisse et violence) Débats de Psychanalyse*, Paris, PUF.
- Schaeffer J., 1997, 2000 3° éd., *Le refus du féminin (La sphinge et son âme en peine)*, Coll. Epîtres, Paris, PUF.
- Schaeffer J., 1998, Que veut la femme? ou Le scandale du féminin, in *Clés pour le féminin (femme, mère, amante et fille)*, *Débats de psychanalyse*, Paris, PUF.
- Schaeffer J., Goldstein C., 1999, « Anal » et « fécal ». La contre-pulsion, *Revue française de Psychanalyse*, numéro spécial Congrès, Paris, PUF.
- Rosé D., 1997, *L'endurance primaire*, Le fil rouge, PUF.
- Rosenberg B., 1991, Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie, in *Monographies de la Revue française de Psychanalyse*, Paris, PUF.